



**La machine d'Omar [Carlier] à remonter le temps, Les
carnets de l'IREMAM [en ligne]. 1er décembre 2021.
[Consulté le 19 janvier 2022]**

Didier Guignard

► To cite this version:

Didier Guignard. La machine d'Omar [Carlier] à remonter le temps, Les carnets de l'IREMAM [en ligne]. 1er décembre 2021. [Consulté le 19 janvier 2022]. 2021. hal-03482674

HAL Id: hal-03482674

<https://hal.science/hal-03482674>

Submitted on 18 Dec 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Hommage à Omar Carlier (1943-2021) paru dans Les carnets de l'IREMAM, décembre 2021, en ligne : <https://iremam.hypotheses.org/7220>

La machine d'Omar à remonter le temps

Didier Guignard

(IREMAM, AMU / CNRS, Aix-en-Provence)

Omar Carlier vivait intensément les passés qu'il choisissait d'explorer. Au point de faire dialoguer en permanence les temps en nous faisant partager ses voyages. Surgissaient alors, en l'écoutant autant qu'en le lisant, des personnages, des sons ou des images, insérés dans des lieux qui finissaient par nous paraître familiers. Il y mettait évidemment les qualités d'un grand historien, mais aussi la passion qui lui venait de loin et l'animait tout entier. À n'en pas douter, cet exercice sensible du métier le rendait heureux et il n'avait aucune peine à communiquer ce plaisir autour de lui.

Il y avait (il y a toujours) chez Omar une leçon d'histoire à glaner, à l'ombre des grands maîtres de la discipline. Sa démarche se veut toutefois ouverte à toutes les sciences humaines et sociales, à la philosophie notamment, tant la quête de sens éthique est primordiale à ses yeux. Il était encore attentif aux nouveaux savoirs ou manières de faire, dont il guettait l'arrivée, favorisait l'éclosion, ravi de voir abordés des objets originaux par leur thématique ou leur traitement. Ce faisant, il a donné toute l'ampleur désirée à ses propres objets : les lieux et les formes de sociabilité, la symbolique et la théâtralité du pouvoir, les rapports à l'espace et au temps colonial, la culture de l'image, l'historiographie sur le Maghreb contemporain... Ces champs ouverts lui permettaient de *construire* – il y attachait beaucoup d'importance – pour les générations futures.

La densité de son écriture en témoigne. Elle ne cesse de jeter des ponts et nous est pourtant offerte dans une version ciselée, extrêmement travaillée dans l'économie même des mots. Le bel ouvrage commençait dès la prise de notes, au cours de multiples dépouillements d'archives, observations de terrain ou entretiens. Il pratiqua en particulier l'enquête orale dès les années 1970, avant beaucoup d'autres historiens. J'ai eu la chance de pouvoir l'observer dans cet exercice, quarante ans plus tard. L'usage aujourd'hui courant du dictaphone lui était resté étranger. Il le compensait par une grande discipline du corps et de l'esprit. Car lui-même,

en ces occasions, était avare de mots, pour laisser le plus de place et de liberté possibles au témoin, ne rien perdre de la parole recueillie. Il était, il est vrai, tout entier absorbé par la trace écrite qu'il en conserverait (minuscule et serrée, difficile à relire par un autre que lui). Pareillement, il faut l'avoir vu *opérer* dans un centre d'archives. Le document était soumis à la même ascèse du copiste, avant comme après la généralisation des ordinateurs portables ou des appareils numériques. Quand une trouvaille (ou simplement l'appétit...) m'incitait à le déranger, il lui fallait de longues secondes pour revenir à la surface. La plongée dans le temps l'emmenait en effet loin, très loin dans l'imaginaire, les recoupements et l'exégèse, dont il détenait seul les clés. Au travail colossal d'enquête s'ajoutait ensuite la maîtrise conceptuelle et historiographique, au service d'une écriture dense qui réunissait les dimensions savante et littéraire, la preuve et le sens dans toutes leurs nuances. Il suffit de se pencher sur ses textes pour deviner le temps passé à soupeser chaque mot, à relire et à corriger chaque phrase. Il souffrait d'en manquer pour terminer son œuvre, à la manière d'un ébéniste face à sa composition de bois. Elle est suffisamment impressionnante en l'état et donne surtout envie de poursuivre dans ses pas.

L'exigence donnée à ses rendus pourrait masquer, selon moi, une motivation première. Elle résiderait dans le plaisir de l'explorateur à remonter le temps, dans ce pouvoir – quasi démiurgique – à faire revivre les sociétés du passé. Or, celles qui l'intéressent ne sont jamais très éloignées de lui, ni dans le temps (il est né en 1943), ni dans l'espace une fois installé en Algérie (1969). Le captive jusqu'au bout la génération de ses aînés, acteurs ou passeurs d'histoire. Ils ont bercé son enfance, impressionné l'étudiant ou le coopérant. Célèbres ou anonymes, ils peuvent encore témoigner dans les années 1970-1980 et si, en Algérie, les Européens ont quitté massivement le pays, les paysages restent longtemps les mêmes malgré l'ampleur de la croissance urbaine. Je dirais que ces paroles, en ces lieux, facilitent chez Omar une forme de téléportation. D'autant plus que persistent un peu partout autour de lui, en ville comme à la campagne, des ambiances du monde d'avant, des manières d'être, de penser ou d'agir en société, auxquelles il est particulièrement attentif. Dans l'Algérie d'après-guerre où il évolue, l'atmosphère euphorisante d'un pays à construire ou à reconstruire est déjà tempérée par le coup d'État de 1965. Par ses liens avec l'opposition étudiante, le jeune enseignant Carlier prend des risques. Il conserve cependant une capacité à saisir les continuités par-delà les discours « révolutionnaires », d'où qu'ils viennent. Son regard critique se nourrit alors de tout ce qu'il voit, entend, ressent (même physiquement). Le discrédit qui frappe les sciences dites coloniales – l'anthropologie surtout, l'histoire aussi quand sa pratique vise à s'affranchir du nouveau pouvoir – ne le décourage pas. L'accès aux sources écrites devient certes plus difficile,

mais le pays a plus que jamais besoin d'historiens et s'offre aux audacieux par des chemins de traverse.

Omar tâtonne et expérimente dans ce contexte. Il est introduit ou s'introduit sans permission, sillonne quartiers et villes, en Algérie comme dans les principaux foyers d'immigration en France. Son grand chantier reste l'implantation nationaliste algérienne des années 1930-1940, du sommet jusqu'à la base et inversement, à partir de lieux toujours bien visibles et vivants : le café, le hammam, le fondouk, le stade, la zaouïa... Les premiers dépouillements d'archives arment au préalable l'enquêteur, soucieux de ne rien rater d'important une fois sur place, d'affiner les questions à poser, de déterminer les sites ou les quartiers à privilégier. Ses observations et son sens inné du contact font le reste, quitte à corriger ses impressions initiales par des vérifications ultérieures, dans les écrits comme sur le terrain. Cette méthode empirique – que valident et consolident dans les années 1980-1990 des écoles historiennes plus sensibles à l'anthropologie – l'orientent tôt vers une histoire sociale et culturelle du politique. Il s'y sent à son aise car elle embrasse un quotidien fait d'espaces vécus, de rythmes et de sonorités, de conflits ou de solidarités, aux temporalités multiples. Elle est avant tout pour lui l'occasion de s'évader, au présent comme dans le passé, en pensée et par la découverte réelle et profonde du pays, autant qu'il lui est possible et tous sens déployés, avec un gros appétit !

J'en prends pleinement conscience en 2018 à Oran lors d'une « promenade » qui se transforme bientôt en randonnée sportive et commentée. Il est intarissable sur sa ville d'adoption, que cinquante ans de souvenirs et d'enquêtes lui font connaître intimement. Depuis le boulevard du front de mer, nous gagnons en quelques heures les premières pentes de Santa Cruz, *via* le marché permanent de la longue rue des Aurès, une plongée sur Ras El Aïn et la remontée (raide) vers l'ancienne Casbah. Son exposé des sociologies contrastées, passées et présentes, est un régal ; tout devient clair à mes yeux. Chemin faisant, il redonne chair à une foule de personnages, de groupes ou d'événements, insérés dans des ambiances et des paysages, dont il souligne les permanences comme l'ampleur des transformations. Ici pour un immeuble de rapport ou un garage automobile, là près d'un cinéma ou d'un quartier populaire aux parlers hispano-arabes, plus loin à l'approche d'une mosquée qu'il fait renaître de ses ruines. Un tableau extrêmement vivant défile alors sous nos yeux, passant allègrement d'une période à l'autre, donnant à voir et à comprendre les héritages. Je suis impressionné par son savoir, sa joie évidente à le partager, l'endurance physique qu'il entretient visiblement contre la maladie. Il fait nuit depuis longtemps quand nous décidons de rebrousser chemin, à regret... Il n'en

demande pas moins au serveur, au terme d'un dîner fort animé, une musique appropriée pour quelques pas de danse !

Cette énergie joyeuse est particulièrement inspirante. Car, au-delà de la rigueur de ses enquêtes et de ses interprétations, elle révèle chez lui une générosité dans la transmission, un plaisir simple à partager. Lorsque je le sollicitais pour encadrer des journées doctorales à Aix-en-Provence ou à Oran, il était toujours partant et je savais pouvoir compter sur sa qualité d'écoute, ses conseils bienveillants prodigués à de jeunes chercheurs, de tout horizon ou formation. Ses reprises leur apportaient du grain à moudre, suggéraient des pistes pour lever ou contourner les obstacles rencontrés. J'apprenais moi-même beaucoup du vaste panorama qu'il réservait à chacun d'eux, agrémentant les références les plus pointues de recettes éprouvées sur le terrain, marquées du sceau du bon sens. La mécanique intellectuelle était puissante ; il n'avait plus besoin de ses notes pourtant accumulées au cours de l'exposé. Confiant dans son pilotage, Omar décollait... et plus rien ni personne ne pouvait l'arrêter. Il était ici et ailleurs, explorateur amoureux des sociétés du passé, visiblement radieux. Je garde de lui cette image en suspension, le sourire complice au coin des lèvres.